

Il fut satisfait de son examen, car au lieu de tourner le dos à son associé, il lui dit, mais d'un ton froid :

— Vous devez être content, monsieur

— Oui, certes, j'ai été bien avisé en pariant pour vous.

— Soit, mais vous pensiez que je gagnerais ?

— En effet, monsieur, je le pensais.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez ce calme sans lequel on ne peut pas être un bon joueur.

— A une autre fois, monsieur, dit l'Espagnol.

Et il passa dans le grand salon pour causer un instant avec les jeunes filles avant de s'en aller.

Gandon, qui avait disparu pendant la partie d'écarté, vint retrouver Forestier.

— Eh bien ? l'interrogea-t-il.

— Parbleu, tu ne t'étais pas trompé.

— Combien as-tu gagné ?

— Cinquante louis.

— Parfait ; voilà ta barque remise à flot.

— Nous allons partager, dit Forestier, qui avait été généreux autrefois et pouvait avoir encore de la générosité, dans un élan de reconnaissance.

— Non, répondit Gandon, garde ton argent ; la soirée a été bonne, et demain j'aurai mon gousset et mon portefeuille bien garnis. Plus tard, si, comme je l'espère, nous nous associons, ainsi qu'il y a quinze ans, nous partagerons.

On jouait encore ; mais Forestier ne voulant pas risquer de perdre ce qu'on venait de lui faire gagner, et n'ayant alors plus rien à faire chez Mme Cauwey, se disposa à se retirer.

Gandon l'accompagna jusqu'à la porte sur la rue.

— Quand reviendras-tu ? lui demanda-t-il.

— Demain.

— Tu ne rencontreras pas l'Espagnol.

— Il y a d'autres joueurs.

— Alors, bonsoir et à demain.

Ils se séparèrent.

Forestier rentra à l'hôtel de la rue de Berri. Il ne pensait plus ni à sa fille, ni à la marchande à la toilette. C'était un tout autre homme quand il avait de l'or dans ses poches. L'or, l'or, c'était tout pour lui, c'était son dieu. Il avait tout fait et était capable de faire tout encore pour en posséder des monceaux. Pourquoi donc n'avait-il pas la fortune, une grande fortune comme tels ou tels qu'il avait connus plus misérables encore que lui et qui étaient aujourd'hui millionnaires ? Est-ce qu'elle n'allait pas enfin venir à lui cette fortune tant cherchée et dont il n'avait jamais eu les sourires ?

C'est en pensant à la vie large et facile des riches, qui étaient pour lui les seuls gens heureux, et à sa propre misère, sans se dire qu'il l'avait méritée, qu'il se mit au lit. Sans être excellente, il se trouva bien sur cette couche, qui n'était plus son grabat de Montmartre. Il dormit comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps et un rêve merveilleux berça son sommeil.

Une pluie de pièces d'or tombait sur lui, il les ramassait et en emplissait un grand coffre ; cette fois, enfin, il était riche et pouvait dire, à son tour :

— Ah ! moi aussi je suis millionnaire !

L'or toujours l'or ! c'est la fièvre du misérable.

A son réveil, le grand coffre du rêve avait disparu ; mais il restait dans sa poche les pièces d'or ramassées la veille sur le tapis. Cet or là n'était pas celui d'un rêve.

Il était près de dix heures quand Forestier se leva ; il s'habilla, mettant un certain soin à sa toilette ; il redevenait élégant et voulait encore paraître jeune. Il se demanda s'il ne devait pas aller voir Mme Prudence et lui rendre compte de son voyage.

— Bah ! se dit-il, rien ne presse, elle attendra ; demain, je verrai.

Pour le moment, il était riche et n'avait rien à demander à la brocanteuse. Il la tenait en réserve, elle était la poire qu'il gardait pour la soif. A vrai dire, ne sachant pas ce que contenaient les fameux papiers de la jeune fille espagnole, il n'avait qu'une médiocre confiance dans le résultat des machinations auxquelles allait se livrer la marchande à la toilette.

Maintenant qu'il s'appela M. Louis de Fabrège, il devait tenir son rang, et pour donner de lui une bonne opinion aux gens de l'hôtel et avoir droit à leur considération, il fallait qu'il payât au moins le premier mois de location de sa chambre. C'est ce qu'il fit avant de sortir.

Il prit une voiture et se fit conduire au Palais-Royal, où il déjeuna copieusement. Après tant de privations forcément endurées, il sentait le besoin de se bien restaurer.

Il reprit une voiture, à l'heure cette fois et se fit mener à la Belle-Jardinière, où il s'offrit un complet auquel il ajouta un autre pantalon et une demi-douzaine de chemises.

Le tout fut mis dans un paquet à faire porter à son hôtel.

Il alla ensuite dans d'autres magasins où il acheta les diverses choses qui lui étaient nécessaires. Il se montait. Quand on ne possède plus rien, on a besoin de tout.

Le soir, il dina dans le même restaurant que la veille.

A dix heures il faisait son entrée dans le salon de Mme Cauwey, qui l'accueillit, comme la veille, avec son plus gracieux sourire.

Il ne s'attarda pas à batifoler avec les dames et les jeunes filles, dont plusieurs avaient été remplacées par d'autres ; il passa dans une des salles de jeu. La passion des cartes l'avait repris. Il se mit à jouer ; il gagna, il perdit, il gagna de nouveau ; en fin de compte, quand il se retira vers deux heures du matin, son gain équivalait aux dépenses diverses qu'il avait faites dans la journée. Il n'avait pas à se plaindre, cela n'allait pas mal.

Nous n'avons pas à le suivre pas à pas dans ses promenades à travers Paris et au Bois de Boulogne, où il n'avait pas mis le pied depuis des années.

Il ne songea pas à faire sa visite à Mme Prudence. Mais le soir il se retrouva dans le petit hôtel de la rue de Courcelles, où il espérait rencontrer don Antonio. Celui-ci n'y était pas, et, pour comble de disgrâce, le faux baron de Lormier ne s'y trouvait pas non plus. Mais était-ce une raison pour ne pas jouer ?

La société était nombreuse, beaucoup de visages nouveaux. Toutes les dames n'étaient pas dans le grand salon, il y en avait parmi les joueurs, et elles n'étaient pas les moins acharnées au jeu.

Forestier fut dans une déveine complète ; il perdit, perdit constamment, et, quand il sortit du tripot, à une heure avancée de la nuit, il n'avait plus dans sa poche que quelques pièces de menue monnaie.

Il était pourtant bien adroit, bien habile ; mais il s'était trouvé aux prises avec deux adversaires plus forts que lui.

Il descendit la rue de Courcelles en gesticulant comme un fou, lançant à droite et à gauche des regards farouches, ayant des grognements de dogue, mâchonnant des paroles menaçantes.

A qui ses menaces s'adressaient-elles ? Il n'en savait rien. Mais il aurait voulu se trouver en face de quelqu'un qui lui cherchât querelle et avoir ainsi un prétexte pour assouvir sa rage.

Mais à cette heure de la nuit la rue était déserte ; il ne rencontra personne.

Il rentra en se disant :

— Demain, j'irai voir Mme Prudence

Il le fallait bien.

\* \*

La marchande à la toilette, puisque nous nous sommes habitués à l'appeler ainsi, n'était pas tranquille ; elle avait de sérieuses inquiétudes ; à une grande joie avait succédé des tristesses dont elle ne parvenait pas à se délivrer, et quand elle y échappait un instant, elle avait des impatiences, des brusqueries et même des emportements qui ne lui étaient pas habituels.

Elisabeth ne l'avait pas encore vue aussi agitée, dans un pareil état d'irritation nerveuse.

Malgré la promesse que son fils lui avait faite de revenir la voir pour lui rendre compte de sa conversation avec son père, le jeune homme n'avait pas reparu. Que s'était-il donc passé ?

Lebrun avait-il défendu à Paul, d'une façon absolue, de remettre les pieds chez sa mère ? C'était possible. Le père, certainement, avait tout dit à son fils, et celui-ci, mis en demeure de choisir entre les deux, n'avait pas hésité à sacrifier sa mère. Voilà ce qu'elle supposait. Alors son mari lui déclarait la guerre ; eh bien, soit, il y aurait une lutte, une lutte acharnée, et elle saurait rendre tous les coups qui lui seraient portés.

Elle n'était séparée de son mari, juridiquement, ni de corps ni de biens ; si indigne qu'elle fût, elle avait des droits, elles les revendiquerait devant les tribunaux.

Un procès à son mari, c'était chose grave, car elle atteindrait aussi son fils et pourrait nuire ainsi à son avenir. Elle le sentait bien, et elle se disait :

« Cet homme implacable, terrible, n'osera pas me pousser à bout ; il aime trop son fils pour cela ; je n'aurai qu'à le menacer d'une action judiciaire ; pour Paul, il aura, comme moi, peur du scandale et il capitulera. Oui, c'est ainsi que j'aurai mon fils et qu'il ne le gardera pas pour lui seul. »

La peur que Lebrun aurait du scandale était la force sur laquelle elle s'appuyait, son grand cheval de bataille pour vaincre dans cette lutte qu'elle prévoyait.

Elle était inquiète, tourmentée aussi au sujet de Forestier. Comment, depuis sa dernière visite sept jours s'étaient écoulés, et pas de nouvelles de ce misérable ! Où était-il et que pouvait-il faire ? Il était allé dans le Midi, mais trois jours suffisaient grandement pour ce voyage. Et lui aussi ne paraissait pas.

Il lui semblait que maintenant tout se tournait contre elle.

Mais était-il seulement parti, comme il l'avait dit, ce Forestier ? Elle lui avait donné cinq cents francs ; l'ancien viveur avait bien été capable de dépenser cet argent à quelque débauche.

Elle ne pensait pas, tout fois, qu'il lui eût menti au sujet de la jeune Espagnole ; mais, encore une fois, où était-il et que pouvait-il faire ?

Elle n'avait en cet homme qu'une confiance très limitée ; mais elle avait besoin de lui. Ah ! s'il ne lui avait pas été utile !

Elle se disait aussi que la jeune fille avait pu quitter ces gens qui l'avaient élevée et que Forestier s'était mis à sa recherche ; alors cela expliquait pourquoi il n'était pas déjà revenu, il fallait prendre patience.

Et elle répétait à peu près les mêmes paroles que Forestier, disant :

— Après tout, rien ne presse, je peux attendre.

Mais c'était surtout du côté de son fils que ses inquiétudes étaient grandes. Si seulement elle avait pu savoir quelque chose !

Les jours précédents, elle avait vendu un certain nombre d'objets d'art et réalisé un bénéfice de plusieurs milliers de francs. Sa maison était dans une prospérité qu'elle n'espérait certainement pas quand elle s'était établie. Les deux hommes qui voyageaient pour elle en Europe, et principalement en Italie, à la recherche d'antiquités devenues très rares, mais qui faisaient encore, cependant, de merveilleuses trouvailles, ces deux hommes n'allaient plus suffire pour approvisionner le magasin et donner satisfaction à la clientèle de plus en plus nombreuse des collectionneurs et amateurs de bibelots ; elle allait être obligée de prendre deux nouveaux chercheurs.

Mais depuis qu'elle avait revu son fils, elle n'avait plus le même amour du lucre, la même âpreté au gain. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire de